

CHAPITRE PREMIER

— Êtes-vous seul ?

Une voix autoritaire qui m'est familière sort du petit appareil que je tiens dans le creux de ma main : c'est la dernière invention des savants du D.A.S. – Département Anti-espionnage Scientifique –, un mini-appareil vidéo émetteur-récepteur.

Il y a seulement quelques semaines, ils ont enfin réussi à mettre au point la transmission d'images sur la bande d'hyperfréquences réservée exclusivement à nos services et qui, de ce fait, ne peuvent être ni captées ni brouillées.

— Absolument seul, Monsieur, réponds-je à voix basse.

Le micro, minuscule, est situé juste au-dessous de l'écran pas plus grand que la paume d'une main. Certes, l'image n'est ni en 3D ni même en couleurs. Toujours est-il que nous disposons désormais d'une liaison vidéo à notre seul usage. Personne d'autre, dans le monde entier, ne dispose de récepteur à

même de capter notre longueur d'onde. Ainsi le secret absolu des communications est-il garanti, bien que je me trouve actuellement dans la station spatiale Terra II.

Sur l'écran, les traits du chef du D.A.S. sont parfaitement reconnaissables. Et je n'ai que rarement vu le Vieux – surnom affectueux que nous donnons au général à quatre étoiles Arnold G. Reling – arborer une mine aussi grave. Son regard figé plonge droit dans l'objectif de la caméra.

Son buste qui occupe presque complètement la surface de l'écran ne m'empêche pas d'observer qu'il se trouve, non pas dans son bureau du Q.G., mais dans le cockpit pressurisé d'un chasseur de la Défense Spatiale. J'en conclus qu'il est probablement en train de voler dans la stratosphère à une vitesse de l'ordre de mach 28 – déduction d'autant plus aisée que je sais parfaitement qu'il lui serait impossible autrement d'établir cette liaison vidéo avec moi, mon communicateur étant d'une puissance réduite. Un contact audio aurait certes été possible depuis le sol, mais le Chef semble accorder une grande importance au fait de me voir sur son écran.

Je fronce le nez, mon attention distraite par la désagréable sensation d'un excès de gaz carbonique dans l'atmosphère de la base. Depuis que les chimio-botanistes ont installé des cultures hydroponiques sur les deux stations spatiales américano-européennes,

ils n'ont de cesse d'exiger davantage de dioxyde de carbone pour leurs plantations.

Il est vrai que même les cultures d'algues ont besoin de respirer. Et si l'on exige de celles-ci un renouvellement convenable de l'oxygène dont nous avons besoin, il faut bien accepter quelques concessions en contrepartie.

Telle est l'argumentation fondamentale. Je vous ferai grâce des explications détaillées, autrement alambiquées. Le CO₂ a beau être par nature un gaz incolore et inodore, je ne peux faire autrement que ressentir un fourmillement, probablement imaginaire.

— Écoutez ce que je dis au lieu de renifler dans tous les sens ! m'interpelle l'organe autoritaire de mon supérieur.

Je prends une profonde inspiration avant de répondre d'une voix déférente :

— Oui, Monsieur.

— Bien. Capitaine, votre remplaçant arrive dans quatre heures à bord du prochain cargo. Quant à vous, vous regagnez immédiatement le Q.G. du D.A.S.

— Pardon ? Mon remplaçant ?

Voilà qui m'étonne grandement, car cela fait à peine quatre semaines que je suis en poste sur Terra II. Naturellement, aucun agent du D.A.S. ne pouvant agir en gardant son identité propre, je ne

suis pas connu ici en tant que Thor Konnat, mais sous les traits et l'identité du docteur Nehm. Officiellement, je suis ingénieur chargé de la surveillance de la production d'énergie nucléaire – cela fait à présent plusieurs années que le vieux système de collecteurs solaires à circulation de vapeur a été remplacé par une série de petits réacteurs atomiques.

Je suis donc l'ingénieur Nehm, personnage qui n'éveille aucune méfiance, car il va sans dire que mes papiers correspondent parfaitement à ma personnalité d'emprunt. Après tout, ne suis-je pas une « ombre » – un agent « Pour Missions Spéciales » du D.A.S. ? Pour ce qui est de ma vraie mission, elle relève de la surveillance des nombreuses personnes qui effectuent des séjours de longue durée sur Terra II – généralement plusieurs mois.

Car dehors, dans le vide cosmique, trois formes gigantesques tournent autour de la Terre de concert avec la station. Trois astronefs géants qui, dans quelques semaines, vont se propulser hors de l'attraction du couple Terre-Lune pour prendre la direction de Mars et y effectuer le premier atterrissage. Un nouveau rêve de l'Humanité est sur le point de se réaliser. Grâce à nos savants et techniciens, une nouvelle planète du Système Solaire sera bientôt nôtre.

En ce qui me concerne, je fais partie des hommes chargés de veiller à ce qu'aucun incident fâcheux ne

viennne compromettre cette entreprise.

Or, lors de mon arrivée voici quatre semaines, plusieurs « incidents » de ce genre avaient déjà eu lieu. On soupçonne fortement l'œuvre de saboteurs déterminés à empêcher par tous les moyens que l'expédition ait lieu. Jusqu'à maintenant, ces inconnus ont fort bien réussi. Cependant, je ne crois pas utile de détailler des actes qui n'ont finalement qu'une importance secondaire.

Nous supposons naturellement que les agents de l'E.F.G.A. – les États Fédérés de la Grande Asie – ne sont pas étrangers à ces affaires, mais à ce jour je n'ai encore trouvé aucun indice concret. Rien de rien ! À croire qu'il y a de la sorcellerie là-dessous ! Le fait est que depuis mon arrivée, plus aucun « incident » n'est survenu. Soit nos adversaires préparent un grand coup, soit j'ai été identifié en tant qu'agent du D.A.S. Quoique cette dernière éventualité me paraisse une quasi-impossibilité, vu les précautions phénoménales avec lesquelles nous opérons. Même la communication du Vieux a été pour moi une sacrée surprise. Pourquoi donc me fait-il relever aussi vite ? Alors que j'ai tout juste eu le temps de m'habituer aux lieux et de lier connaissances avec les principaux résidents de la station.

— Alors, Capitaine, vous dormez ? me rappelle à l'ordre la voix de Reling. Je voudrais savoir si vous avez trouvé quelque chose.

— Non, Monsieur, rien du tout. Tout est calme, je n'ai pas l'ombre d'une piste.

— Je m'y attendais. Vous redescendez à terre avec le cargo. Présentez-vous au point 15, quelqu'un viendra vous y chercher. On va vous préparer pour une mission spéciale.

Je fronce les sourcils : ne suis-je pas *déjà* en mission spéciale ? Le Vieux ne se départ pas de sa mine des mauvais jours, ce qui m'inquiète un peu. Il a dû se produire quelque chose de très préoccupant. Quand le général arbore cet air lugubre, c'est qu'il a éprouvé une mauvaise surprise.

Je confirme les instructions reçues, il raccroche aussitôt et l'écran devient noir. Songeur, je contemple un instant le petit appareil avant de le ranger dans le compartiment secret, invisible aux rayons X, de ma boîte à outils.

Après quoi je reprends la direction de la cabine qui m'a été attribuée lors de mon arrivée. Située sur le bord extérieur de la station, j'y bénéficie d'une pesanteur artificielle de 0,5 G – pas plus, malheureusement, en raison de la faible vitesse de rotation de l'anneau. Avec la moitié de la gravité terrestre, je me déplace avec une lenteur toute féline, ce à quoi je ne me suis toujours pas habitué, car mes muscles endurcis par l'entraînement rigoureux du D.A.S. persistent à se révolter.

Au nombre des équipements dont est pourvu mon

logement compte un petit lavabo surmonté d'un miroir métallique. Lorsque je me regarde dedans, je vois un homme d'une cinquantaine d'années, aux tempes grisonnantes, au nez légèrement bulbeux. Avec des sourcils broussailleux surmontant des yeux noirs au regard brûlant, mon reflet n'offre décidément aucune ressemblance avec l'agent P.M.S. Thor Konnat.

Les services spéciaux du D.A.S. m'ont déjà affublé de tant de visages différents que je commence à ne plus me souvenir de l'original, celui que j'avais encore lors de ma toute première mission !

Cette fois, les biologistes, les chimistes, les chirurgiens et les visagistes m'ont particulièrement soigné. On m'a fait des piqûres et incisé la peau en maints endroits. Tout cela a guéri en vingt-quatre heures sans laisser de traces, grâce à des applications de biosyntrine vivante.

Même mes yeux ne sont plus gris – une brouille, pour nos spécialistes.

J'examine d'un œil critique mon nouveau visage et la teinte de mes cheveux. Ce sont surtout les rides profondes de part et d'autre de ma bouche qui me déplaisent particulièrement. J'espère que cela pourra être arrangé plus tard. J'espère seulement, car je sais qu'il y a eu des cas de chirurgie visant à restaurer les traits originels qui n'ont pas parfaitement réussi.

Le bourdonnement du visiophone m'arrache à ces

réflexions. J'appuie sur le bouton de mise en communication. Sur l'écran apparaît le colonel Fandor, commandant la station Terra II.

— Salut, Doc, vous pouvez passer me voir quelques minutes ? Je reçois à l'instant des instructions de votre encadrement. Vous allez être remplacé. Je fais préparer vos papiers.

Je feins la surprise, puisque Fandor ne sait évidemment rien de la vérité, et surtout pas que le docteur Nehm est en réalité le capitaine Thor Konnat, du Département Anti-espionnage Scientifique.

Par principe, nous ne faisons confiance à personne, pas même aux patrons des différents ministères. Le D.A.S est une organisation dont l'essence du nom n'est pas simplement « anti-espionnage », mais bien « anti-espionnage *scientifique* ». Nous disposons de pouvoirs pratiquement illimités. Nous commandons même aux plus hautes autorités du F.B.I. et de la C.I.A.

— O.K., j'arrive tout de suite. Ainsi on me remplace ? Par qui ?

— Aucune idée, on ne m'a pas communiqué l'identité de votre successeur.

— Hum, je n'aime pas beaucoup cela. Les générateurs des vaisseaux sont prêts, bien sûr, mais j'aurais préféré veiller moi-même sur eux jusqu'au moment du départ. Mon remplaçant arrive quand ?

— Dans quatre heures environ.

— Parfait, cela me laisse largement le temps d'inspecter une dernière fois l'astronef des passagers – avec votre accord, évidemment.

— Bien sûr, je ne vois aucune raison de m'y opposer. Je vais vous donner votre laissez-passer. Mais venez sans tarder, je vous prie.

Je raccroche, et je sors sans même un dernier regard pour ma cabine. De toute manière, je ne me suis jamais senti à l'aise dans cet étroit réduit. La porte blindée se referme derrière moi et j'emprunte l'étroit boyau conduisant au centre de la station.

Le bureau de Fandor se trouve du côté opposé de la roue géante qui tourne depuis des années en orbite autour de la Terre, et qui est devenue depuis une seconde patrie pour bon nombre de soldats, savants et techniciens.

Je parcours un bon bout de chemin, passant par de nombreux sas de sécurité avant d'avoir traversé la moitié de la circonférence de cet anneau géant de cent vingt mètres de diamètre, assemblage d'acier, d'aluminium et de plastique blindé. J'aurais naturellement pu emprunter le trajet le plus direct, celui qui passe par le moyeu, mais je lui trouve certains désagréments dont je me passe volontiers.

Le moyeu en question constitue évidemment l'axe de la station, relié à la roue par quatre « rayons ». De par sa situation, cet endroit n'est affecté d'aucune

force centrifuge, si bien que l'apesanteur y règne en permanence. Contrairement à certaines personnes qui apprécient l'absence de poids, je n'ai jamais aimé avoir l'impression d'être passager d'un ascenseur ayant rompu son câble.

Atteindre le pont 3 de la section « Nord » me prend environ vingt minutes.

La lourde porte étanche du bureau du commandant est gardée par deux factionnaires armés de mitraillettes lourdes. Ils sont en spatiandre léger conformément au règlement, le casque hémisphérique rabattu sur les épaules. Ces gardes sont devenus nécessaires depuis que le coffre-fort du commandant a été fracturé.

Quoique « fracturé » ne soit pas vraiment le mot exact, car aujourd'hui encore nous n'avons pas réussi à comprendre comment ce monstre d'acier trimolnital à surdensité moléculaire a pu être ouvert.

Les gardiens me connaissent et ont certainement été prévenus de mon arrivée, car ils me laissent passer sans broncher.

Alors que je m'engage dans le sas, une pensée s'impose brusquement à moi, concernant le général Reling. Surpris et contrarié – j'aurais dû m'en rendre compte plus tôt –, je m'immobilise. Pourquoi le chef tout-puissant du D.A.S. serait-il allé se promener en personne dans l'espace à bord d'un chasseur tactique juste pour m'annoncer que j'allais être remplacé ? Il

aurait parfaitement pu charger un collègue de me le faire savoir. Certes, l'un des préceptes de base du D.A.S. est de ne jamais faire se rencontrer deux « ombres » actives, mais en l'occurrence cette règle n'était pas un obstacle. Si le courrier avait porté son biomasque de service, fin comme du papier à cigarettes, sa véritable apparence me serait restée inconnue. En outre, je n'aurais jamais pu connaître son nom. Quant à moi, avec la transformation chirurgicale que j'ai subie, je suis de toute façon méconnaissable.

Il n'y avait donc *a priori* aucune raison pour que le Vieux se soit déplacé lui-même. En conséquence, le doute n'est plus permis : Reling doit avoir en réalité une raison impérieuse pour avoir agi ainsi. Cette prise de conscience éveille mon inquiétude. Inquiétude que je m'empresse de refouler en voyant s'ouvrir la porte intérieure du sas.

L'une des parois de la vaste salle dans laquelle je pénètre est en arc de cercle. La quasi-totalité de ce mur est occupée par un écran géant qui montre le secteur spatial dans lequel sont garés les trois vaisseaux à destination de Mars.

Brillants comme de l'argent dans le vide absolu, ces navires sont exclusivement conçus pour l'espace. Aucune importance n'a été accordée à leur silhouette extérieure, contrairement à ce qui aurait été normal dans le cas d'un véhicule prévu pour pénétrer dans

une atmosphère.

Ces nefs n'auront aucun contact avec des couches gazeuses. Aussi n'y a-t-il aucune raison pour que les conteneurs pour charge utile, les réservoirs, les portants ou les réacteurs soient recouverts par une carrosserie aérodynamique. Dans l'espace, il n'y a rien qui soit susceptible de présenter une gêne face à ces échafaudages informes.

Se suivant de très près, les trois vaisseaux orbitent autour de la Terre, d'un pôle à l'autre, en compagnie de la station spatiale. En dessous, la planète bleue tourne sur elle-même, et nous pouvons contempler à intervalles réguliers la tonalité des continents et des océans.

L'orbite que nous suivons, et sur laquelle Terra II a été directement assemblée, est désignée sous le nom d'« orbite de deux heures », très exactement à une altitude de 1750 km. Aujourd'hui, 10 décembre 2002, cela fait déjà quatorze ans que cette station tourne autour de la Terre.

Le colonel Fandor est grand et plutôt jeune. Cet ancien officier des services de contre-espionnage a été promu au rang de commandant de Terra II pour de bonnes raisons – que je connais car son dossier m'a été communiqué en tant qu'une des données de ma mission. Et il ressort de ce dossier que Fandor est un homme d'une honnêteté et d'une fiabilité absolues, que l'on peut donc avoir en lui la plus grande

confiance.

— Ah, docteur Nehm ! asseyez-vous donc, me salue-t-il.

Il se tient devant l'écran géant, sur lequel il a tracé des marques à l'aide d'un crayon gras.

D'une démarche féline, mode de déplacement habituel des hommes vigoureux sous une pesanteur réduite, il se glisse derrière son bureau en alliage léger. Mes papiers s'y trouvent déjà. Il y appose sa signature avant de me les tendre avec un sourire navré.

— Dommage, Doc. Vous êtes un excellent ingénieur, mais les ordres sont les ordres. Vous dépendez du Département de l'Espace, n'est-ce pas ?

Je hoche affirmativement la tête.

— J'espère que votre successeur sera aussi digne de confiance que vous. Je vous avais informé des divers actes de sabotage lors de votre arrivée sur Terra II. Bien qu'il ne se soit rien passé ces dernières semaines, cela ne veut rien dire. Par principe, je me méfie des nouveaux, surtout de ceux que je dois envoyer sur les astronefs. Est-ce que le réacteur de la nef des passagers peut être mis aux essais ?

— J'ai fait recouvrir hier les derniers conduits de vapeur surcompressée d'une couche de potronine antiradiations. Si vous le permettez, je peux encore mettre le petit réacteur en marche. J'aimerais vraiment le faire moi-même.

— Je crains que ce ne soit pas possible, Doc, refuse-t-il sur un ton manifestement de regret. Le cargo sera ici dans moins de trois heures et il repartira aussitôt, vu que nous n'avons tout bonnement plus de places de parking autour de la station. Cela peut paraître étrange, mais tous ces cargos en stationnement orbital créent des obstacles. Vous devrez partir immédiatement et mon rapport, dont vous n'aurez pas à vous plaindre, s'en ira en même temps. Vous vouliez encore inspecter la nef des passagers, je crois...

Je hoche la tête sans ajouter un mot. Engager maintenant la conversation avec le commandant me semble sans intérêt, car je n'ai plus rien à apprendre de lui.

Mon laissez-passer en main, je lui fais mes adieux. Quelques instants plus tard, je suis dans l'ascenseur conduisant au moyeu central de la station.

La pesanteur artificielle diminue progressivement pour disparaître presque sans transition. En arrivant dans la salle ronde, je suis complètement en apesanteur. Comme j'ai une fois de plus oublié de prendre le médicament stabilisateur de la circulation, je suis pris de nausées.

M'emparant vivement du flacon que je porte dans ma combinaison, je m'en vaporise le fond de la gorge.

L'effet se fait sentir en quelques instants. Nausées et vertiges s'atténuent. Un sergent me remet un

spatiandre et appose son tampon magnétique sur mes papiers.

Intérieurement, je rends grâce à l'inventeur des semelles magnétiques, qui m'assurent une prise ferme sur le sol métallique. Évidemment, cela n'empêche pas, en cas de maladresse, de se retrouver à l'horizontale, uniquement retenu par les semelles.

Je me remémore la célèbre citation d'un des premiers spécialistes du D.A.S. : « Il est difficile de devenir agent, *être* agent est bien pire encore. »

Avec l'aide du sergent, j'enfile la combinaison légère, qui n'a plus rien à voir avec les monstruosité blindées que les astronautes portaient encore il y a trente ans.

En premier lieu, j'ajuste le climatiseur et vérifie le niveau de la batterie. Je règle ensuite le débit de l'oxygène, qui arrivera automatiquement dès la fermeture du casque. Puis je rabats celui-ci au-dessus de ma tête jusqu'à ce que le verrouillage s'enclenche. Un dernier contrôle de la pression et je suis prêt à sortir.

Enfin, presque... Je dois encore attendre que soit fixé à ma ceinture spéciale le pistolet-réacteur, indispensable pour les déplacements en plein espace.

Je m'avance jusqu'à être au-dessous du puits de sortie. En l'absence de poids, une petite poussée de la pointe des pieds suffit à me propulser vers le haut. Doucement, je monte le long du tube qui mène vers

la coupole « Nord » du moyeu. Tournant dans le sens inverse de la station, cette coupole est pratiquement immobile. C'est une vaste salle dans laquelle d'autres personnes en combinaison spatiale attendent déjà. J'active mon émetteur-récepteur. Après avoir montré une dernière fois mon laissez-passer, je suis autorisé à entrer dans le grand sas.

L'écoutille blindée se ferme derrière moi. Les pompes aspirent l'air jusqu'à réduire la pression à zéro. La porte vers l'extérieur s'ouvre et j'aperçois un échafaudage en alliage léger auquel sont arrimés quelques spatiotaxis. Dépourvus de carrosserie, ils ressemblent à des traîneaux en plastique équipés de tuyères à l'avant et à l'arrière.

Je monte prudemment dans l'un d'eux, en ayant soin de bien poser mes semelles métalliques : se retrouver à flotter dans le vide comme un débutant n'a rien d'agréable. Selon toute apparence, je m'y prends avec habileté, car mon chauffeur n'esquisse même pas un sourire. Ces types-là sont des observateurs très critiques qui adorent s'amuser aux dépens de victimes inexpérimentées.

— Vers la nef des passagers, lui dis-je par radio. Vous arrimerez au sas central, je veux entrer dans la salle du réacteur.

Il hoche affirmativement la tête sans marquer le moindre étonnement. Un bref jet de flamme de la tuyère arrière orientable et nous voilà partis.

La station s'éloigne et la Terre devient visible. Mon champ de vision couvre environ soixante-quatorze millions de kilomètres carrés, qui incluent en ce moment le continent africain presque tout entier.

Devant nous se dresse, brillant comme de l'argent, la nef géante dans toute sa laideur abstraite. Le solide entrelacs de poutrelles en alliage ultra-léger supporte d'innombrables conteneurs de toutes tailles et formes. On a l'impression qu'un bricoleur ingénieux s'est amusé à garnir chaque emplacement libre de l'échafaudage avec ce qui lui tombait sous la main.

On ne peut manquer de voir les énormes tuyères à sa poupe. Il ne s'agit plus de chambres de combustion pour carburant/comburant chimique, mais de véritables propulseurs orientables fonctionnant à la vapeur surchauffée. Les trois vaisseaux ont été pourvus de générateurs nucléaires thermiques, spécialement développés à cet effet, qui fonctionnent par fusion de noyaux atomiques légers. Pour produire la vapeur, nous utilisons tout simplement de l'eau ordinaire. Cela fait d'ailleurs plusieurs années que nos navettes lunaires utilisent ce fluide peu coûteux.

Si les trois astronefs sont destinés à atteindre Mars, deux d'entre eux ne sont que des cargos qui ne reviendront pas. C'est pourquoi ils n'ont qu'une réserve réduite tant de carburant nucléaire que de fluide propulseur, avec une charge utile accrue

d'autant. Seule la nef des passagers est équipée pour un retour vers une orbite terrestre.

En haut de l'échafaudage, on peut voir une navette pourvue d'ailes, très ressemblante aux engins lunaires aérodynamiques. Elle doit servir à l'exploration de la surface de la planète rouge. Les deux cargos sont eux aussi équipés de tels appareils, qui permettront de faire plusieurs allers et retours entre le sol et les trois navires.

Tous les problèmes avaient été résolus, toutes les difficultés aplanies... jusqu'à ce que surviennent les premiers sabotages. S'il n'y avait pas eu destruction de pièces vitales, les astronefs auraient pu être en route vers Mars depuis déjà deux semaines. Entre autres, on a découvert grâce à un heureux hasard une microbombe au plutonium dans les portants de la nef des passagers. Si elle avait explosé, le vaisseau aurait été entièrement détruit.

Une colonne de gaz jaune pâle jaillit de la tuyère avant de mon taxi. Quelques corrections rapides et nous voilà arrimés au sas central de la salle des machines. J'adresse à mon pilote un geste de remerciement pour ce travail de précision.

Mais mon mouvement est un peu brusque, et je heurte mon casque de la main. Je marmonne un juron tandis que le jeune homme commence à sourire. Que le docteur Nehm perde une partie de son sang-froid n'est apparemment pas pour lui

déplaire.

Un instant plus tard, je suis dans le sas, où je n'ai cependant pas besoin d'attendre un équilibre de pression atmosphérique. Le « tambour de la centrale », comme nous appelons le cylindre creux situé au milieu de l'échafaudage du vaisseau, est encore le théâtre d'une activité intense et n'est pas pressurisé. Le spatiandre y est donc de rigueur.

C'est pourquoi je passe immédiatement du sas à la salle de contrôle circulaire dans laquelle d'innombrables câbles traînent encore en attendant d'être raccordés.

Ce spectacle n'a rien pour me surprendre. Ce n'est pas pour rien que tous les agents du D.A.S. reçoivent douze ans de formation et d'entraînement intensif avant de se voir confier leur première mission. Je peux ainsi, à tout moment, me faire passer aussi bien pour un spécialiste en physique nucléaire que pour un commandant de sous-marin. Le cas échéant, je puis également jouer un rôle de médecin – mais en l'occurrence je devrais tout de même ruser pour éviter d'intervenir en chirurgie.

Selon les estimations de nos spécialistes, il faudrait environ trente ans au commun des mortels pour acquérir la somme des connaissances techniques et scientifiques que nous accumulons « à marche forcée ».

Après avoir salué les techniciens présents, je gagne

la salle des réacteurs.

La pile au plutonium, qui utilise de la vapeur de mercure comme fluide de transfert, est parfaitement isolée. La charge nucléaire est en place dans sa gaine au centre du réacteur, l'échangeur thermique est assemblé et recouvert d'une gaine isolante de potronine.

Il est bien révolu, le temps des chapes de plomb, piscines ou murs de béton spécial pour arrêter les radiations. La potronine remplace avantageusement tout cela, avec l'avantage d'un poids beaucoup moindre : sa densité spécifique est à peine supérieure à 0,8.

Si nous avions dû encore utiliser les anciens moyens de protection, les constructeurs du grand astronef auraient sombré dans le désespoir. D'autant qu'ils ne perdent pas une occasion de rappeler qu'en aucun cas le rapport des masses ne peut excéder les normes établies.

Mes pensées reviennent au général Reling. À nouveau, je me dis qu'il n'a pas personnellement fait un saut en altitude rien que pour me transmettre un ordre tout à fait ordinaire. Quelque chose ne va pas quelque part, j'en suis sûr !

Quittant la salle du réacteur, je traverse un autre sas de sécurité pour entrer dans celle des turbines. J'y procède au contrôle des conduits dont le diamètre dépasse celui des bras d'un homme, à travers lesquels

passeront les vapeurs surchauffées de mercure. Ces gaz sont destinés à actionner des turbines Fergensen dont la rotation sera transmise à des générateurs, lesquels fourniront du courant électrique.

Tout me paraît en ordre. Au fond de moi, je ressens une pointe de fierté d'avoir contribué à l'assemblage final de la centrale nucléaire de l'astronef. Bien que de dimensions réduites, le dispositif constitué du réacteur et des turbines est à même de produire trois mille cinq cents kilowatts. Une puissance largement suffisante pour faire fonctionner toutes les installations du vaisseau. La majeure partie de ce courant sera d'ailleurs consommée par les turbopompes destinées à faire circuler les masses radioactives.

La salle des condenseurs jouxte celle des turbines. Les gaz surchauffés y sont refroidis, redevenant ainsi du mercure à l'état liquide, réinjecté dans les circuits de pompage en circuit fermé. Ici, pas de sas de sécurité, juste une vitre circulaire blindée dans la paroi de séparation pour pouvoir exercer une surveillance visuelle depuis la salle des turbines.

Je m'approche de la vitre pour y jeter un coup d'œil, et soudain je vois l'homme.

Il est seul et se tient face au condenseur principal. Il est tendu, semblant écouter très attentivement. Je le connais : c'est un jeune ingénieur du nom de Gunter Swendt.

Je stoppe net, tous mes sens aiguisés par l'entraînement du D.A.S. immédiatement réveillés, et je me glisse vers la paroi sur le côté de la vitre.

Traversant le vide tel un projectile au ralenti, je me reçois sur les mains pour éviter toute vibration intempestive. Je laisse descendre tout doucement mes semelles magnétiques, veillant à ce qu'elles ne prennent pas contact brutalement avec la cloison que j'ai choisie comme « sol ». Cela fait, je m'accroupis pour pouvoir observer l'ingénieur sans être vu.

Un grand calme m'envahit. Ma main droite s'est refermée sur la crosse de mon automatique Henderley 9 mm, mon arme de service dans la station. Le double chargeur est garni de balles super-explosives. La première est engagée dans le canon.

J'attends, méfiant. S'il a l'imprudence de tenter un acte de sabotage, mes projectiles l'atteindront à travers la mince cloison métallique. Si rien ne se passe, je me retirerai sans bruit – pour ensuite informer mon successeur de mes soupçons, car l'attitude de ce jeune homme semblant aux aguets me paraît hautement suspecte.

Cependant, rien ne vient étayer mes craintes. Pourtant, au moment où je me prépare à opter pour un simple tire-au-flanc, je suis témoin d'un étrange comportement.

Instinctivement, je coupe mon émetteur, de peur que mon souffle précipité ne me trahisse.

Plongeant la main dans l'une des poches de sa combinaison, il en sort, non pas une arme comme je m'y étais attendu au premier abord, mais une petite boîte à pilules.

Je n'y comprends plus rien. S'il est malade, sa présence ici est anormale ; s'il prend un médicament sans l'avis du médecin, il prend le risque de se faire renvoyer sur Terre dans les plus brefs délais. Mais cela aussi me paraît peu probable car, dans l'espace, les salaires sont multipliés par trois.

Fasciné, je suis du regard sa main qui se pose sur le verrouillage magnétique du casque, le débloque et le rabat d'un même mouvement. Je me demande si je ne suis pas devenu complètement fou, si je ne suis pas victime d'hallucinations provoquées par le mal de l'espace ou je ne sais trop quoi !

Gunter Swendt est sans protection dans le vide absolu, car la salle des condenseurs n'est aucunement pressurisée ! Si j'ouvrais mon casque, la décompression explosive m'arracherait les poumons et je mourrais sur le coup ! Il règne ici le même vide que dans l'espace, et pourtant cet homme est là, son casque rabattu sur ses épaules, comme si de rien n'était.

En plus, il ne se presse même pas ! Le cou tendu, il semble à l'écoute de quelque chose. Puis, tranquillement, il porte la main à la bouche et avale un comprimé. Cela fait, il remet doucement son casque en place et rouvre les vannes de l'arrivée d'oxygène.

Je n'en crois pas mes yeux. Ce à quoi je viens d'assister est incompréhensible. C'est un démenti flagrant de tout ce que j'ai pu apprendre au long de ma carrière. Il s'agit d'une impossibilité, tant au point de vue physique que physiologique.

(...)